

George ORWELL

Dans la dèche à Paris et à Londres

ORWELL, Georges, *Dans la dèche à Paris et à Londres*. (1933). Paris. Gallimard la Pléiade. 2020. 1599 pages. Pages 1 à 188. Notice et notes pages 1355 à 1378.

Ce livre est la première publication de George Orwell (1903-1950). Il relate son expérience de la misère à son retour de Birmanie en 1927, à Paris d'abord où il vécut un an et demi entre 1928-1929, puis à Londres. Le livre forme une sorte de diptyque d'inégale longueur – 24 chapitres pour Paris et 14 pour Londres – dans lequel le « je » narrateur n'est autre qu'Orwell lui-même, à l'époque où il s'appelait encore Eric Arthur Blair.

À Paris, la rue du Coq d'or où habite le narrateur à l'Hôtel des Trois Moineaux, n'est autre que la rue du Pot de Fer dans le quartier Mouffetard, qui abritait alors de nombreux hôtels fréquentés par des immigrés polonais, arabes, italiens, etc., et par des punaises... Le narrateur vit chichement en donnant des cours d'anglais et en ayant parfois recours au prêteur sur gages ou au Mont de Piété, jusqu'à la défection de son dernier élève et à un cambriolage, qui le forcent à une vie encore plus précaire, logeant chez l'un ou chez l'autre, parfois dehors. Boris, un ami immigré russe, l'introduit dans le monde des restaurants de grands hôtels où il aura toujours la fonction de « plongeur ». Suite à plusieurs revers, il finit par écrire à un ami londonien qui lui envoie de l'argent pour regagner Londres où l'attend un travail d'homme de compagnie d'un riche handicapé. Malheureusement, à son arrivée, le monsieur est parti en voyage et l'auteur, une fois se retrouve de nouveau à la rue.

Le livre contient une description quasi sociologique des métiers de la restauration pour la partie parisienne et pour la capitale britannique des asiles et du vagabondage – strictement encadré par le *Vagrancy Act* de 1824 qui n'autorise les errants à ne passer qu'une nuit dans le même asile, les condamnant ainsi à une itinérance forcée. Il analyse l'impitoyable hiérarchie, véritable système de castes, qui règne dans les deux domaines, le cuisinier méprisant le plongeur et l'artiste de rue dont Pozo est le sublime modèle méprisant le mendiant incarné par Paddy. Orwell dresse avec assurance de nombreux portraits souvent caricaturaux et chauvins. Il consacre un chapitre au langage, particulièrement à l'argot et aux jurons.

Il y a une rupture très nette, quasi gênante, entre Paris et Londres, et le lecteur qui repousse la lecture des notices après avoir fini celle du texte lui-même, se sent un peu floué d'apprendre que si l'aventure parisienne en était réellement une, l'expérience londonienne était le fruit d'une immersion volontaire, sorte d'observation participante, méthode devenue chère aux anthropologues. Orwell s'inscrit ainsi dans le sillage de Jack London. L'idée la plus intéressante qu'il exprime, c'est que l'écart existant entre les classes sociales n'a rien d'essentiel, mais est dû aux circonstances.

Citations

« Par un coup du sort, on est réduit à subsister avec six francs par jour. Mais, naturellement, on n'ose pas en faire état ; on doit faire semblant de mener la même vie qu'avant. On se retrouve d'emblée pris dans un tissu de mensonges et, même avec tous ces mensonges, on a du mal à s'en tirer. (...)

(...). Vous découvrez l'ennui, les complications mesquines et les premiers signes de la faim, mais vous découvrez aussi ce qui rachète largement tout le reste dans la pauvreté : le fait qu'elle réduit à néant l'avenir. » chap. III, P. 13-16.

« Le lendemain matin, on est repartis une nouvelle fois à la recherche de l'ami de Paddy, Bozo, un *screever*, c'est-à-dire un artiste qui dessine sur le trottoir. (...) Il était agenouillé sur le trottoir avec

une boîte de craies et faisait le portrait de Winston Churchill d'après un croquis qu'il avait dans un petit calepin.

(...) Avec un peu de volonté, on peut vivre la même vie, qu'on soit riche ou pauvre. Les livres et les idées sont toujours là. Il suffit de se dire « je suis un homme libre » (il s'est frappé le front) et tout ira bien. Mais Bozo a continué dans la même veine et je l'ai écouté avec attention. C'était la première personne que j'entendais affirmer que la pauvreté n'avait pas d'importance. (...) Il m'a raconté sa vie qui n'avait rien de banal. (...)

(...) C'était vraiment quelqu'un d'exceptionnel. » Cap. XXXV, p. 142-147.